

Journal de Bord

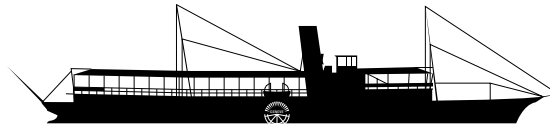
Ont collaboré à la rédaction de ce numéro :
L'équipe de rédaction
Jacques Foëx
Un passager du Bateau

La direction artistique est de :
Christine Kohler et Patrick Tondeux

Notre imprimeur est :
Atelier d'impression Kurz SA

ASSOCIATION POUR LE BATEAU «GENÈVE» - TEL 786 43 45

RUE Versonnex 15 BIS - 1207 GENEVE - CCP 12-11 482-9



LES NOUVELLES DU BATEAU GENEVE

La galère

«C'EST LA GALÈRE» est une expression que nous entendons souvent sur le Bateau. Nos passagers ne l'utilisent pas pour parler de notre navire, mais pour exprimer ce qu'ils vivent. Dans ce numéro, nous donnons la parole à l'un des leurs, qui a tenu à rester anonyme.

Nous ne voulons pas, en livrant ce témoignage, faire pleurer dans les chaumières. D'ailleurs, son contenu n'est pas un appel à la compassion ou à l'indulgence. C'est plutôt, de la part de notre interlocuteur, une tentative, qui nous apparaît honnête, de comprendre comment il a pu en arriver là, peut-être pour trouver les moyens d'en sortir. Nous ne savons pas si sa trajectoire est exemplaire tant il est vrai que chacun de nos passagers pourrait nous donner son propre chemin et sa propre image de la galère.

En écho, MICHEL VUILLE, professeur en sciences de l'éducation à l'Université de Genève, répond à notre passager, en reconnaissant sa souffrance, en lui (nous) proposant des voies de compréhension de son parcours et des pistes pour essayer de sortir du cercle infernal de la galère. Nous le remercions d'avoir accepté, presque au pied levé, de contribuer à la rédaction de ce numéro par ce texte d'une haute tenue.

Comme à chaque fois qu'il aborde un problème de société, notre Journal de Bord ne prétend pas y apporter des réponses. Nous préférons solliciter la réflexion et la sensibilité de nos lecteurs et espérons que ce numéro y répondra.

La rédaction

La trajectoire d'un passager

J'AI L'IMPRESSION que, pour moi, la galère était en quelque sorte programmée. Il y a eu quelques événements qui m'ont fortement marqué dans mon adolescence: le décès de ma mère, un déménagement du Jura à Genève où je suis arrivé en 1981; j'avais alors 14-15 ans. J'ai tout de suite été plutôt en contact avec des gens de la zone qu'avec de «bons» adolescents. J'ai fait une année de cycle, un bout de collège d'où j'ai été viré malgré de bonnes notes, puis 3 ans d'école d'ingénieur. J'ai suivi une formation en informatique. Je n'ai pas de diplôme ou de CFC car, à l'époque, il n'y en avait pas dans ce domaine. J'ai fait tout cela poussé par mon père, sans véritable envie, ni but. En réalité, j'étais plutôt paumé, avec pas mal de souffrances à l'intérieur de moi.

Ensuite, j'ai travaillé dans le domaine informatique, mais je n'ai jamais eu de travail vraiment suivi. J'ai aussi fait pas mal de bêtises. Par exemple, dans une boîte, j'ai dit que j'avais le permis de conduire alors que ce n'était pas vrai, j'ai eu un accident et j'ai été viré. A partir de là, cela a été une succession de petits boulots. Je n'ai jamais eu de problèmes au niveau de mes compétences professionnelles, c'était généralement mon

comportement qui péchait. J'ai toujours eu de la peine à faire la distinction entre le plaisir, «la rigolade», et l'obligation de prendre le travail au sérieux. Tout ce que je gagnais, c'était pour faire la fête. C'est à ce moment que j'ai goûté à la drogue, tout mon fric y passait et je n'avais plus rien pour payer mes factures. J'ai vraiment l'impression de n'avoir pas appris à me gérer, à me responsabiliser. J'ai fait de moins en moins d'efforts pour trouver du travail. De plus, la crise est arrivée et je ne trouvais plus rien dans ma branche. Au lieu de laisser tomber la galère, j'ai laissé tomber le travail et j'ai vraiment plongé dans la défonce.

Tremplin ou b quille

Il y a sept ans, je me suis marié. Je me suis dit alors que ce mariage allait être un délice, qu'il allait me tirer en avant, me faire prendre mes responsabilités, me pousser à bosser... et puis un enfant est arrivé et là encore je me suis dit que ça allait être moteur... Finalement, c'est tout le contraire qui est arrivé.



Je m'étais dit que d'avoir une famille me donnerait plus d'énergie. Cependant, il me fallait une double énergie: je m'occupais de ma fille car à ce moment c'est ma femme qui travaillait, et en même temps j'essayais de me sortir de la défonce. Cette famille que je créais aurait dû être un déclencheur pour que je prenne mes responsabilités, alors qu'en réalité, elle était plutôt une béquille pour moi, comme l'avait été par le passé la famille d'où je viens. Pour pouvoir vraiment m'occuper de ma famille, j'aurais dû me renforcer, me centrer sur moi, sur mes problèmes. Comme je devais m'occuper de ma fille - et c'était sans doute une excuse que je trouvais pour ne pas me regarder en face - je n'en avais pas le temps.

Je n'étais pas prêt à assumer mes responsabilités, sans doute parce que je n'ai jamais appris à me servir des outils qui sont en moi. Mes besoins ont toujours été satisfaits par d'autres que moi et quand ceux-ci venaient à manquer, j'en cherchais de nouveaux: voir mon mariage. Il est significatif que lors d'un entretien de couple que nous avions eu, mon épouse ait dit que je n'avais pas besoin d'une femme, mais d'une mère! Quand je me suis rendu compte que d'avoir une femme et un enfant ne me sortait pas de ma galère, j'ai vraiment sombré.

Pour m'en sortir, j'ai essayé de suivre un traitement en ambulatoire, sans résultats. J'ai alors décidé d'aller dans une institution. Je suis entré au CRMT (Centre Résidentiel à Moyen Terme) pour 3 mois et j'y suis resté 5 mois. Ensuite, j'ai rallié le Toulourenc où j'ai passé une année. C'est là que je me suis rendu compte qu'il existait des choses autour de moi. J'y ai fait de la spéléo, de la grimpe, des randonnées à ski, ce dont je ne me serais jamais cru capable. J'ai vu que je pouvais réaliser quelque chose si je me donnais la peine de travailler pour.

En sortant du Toulourenc, j'ai trouvé un boulot dans l'informatique, j'ai renoué des liens avec ma famille, essayé de retrouver des amis, de faire du sport. Tout ça m'a pris la tête. J'ai bossé comme un fou, fait des heures supplémentaires, le boulot temporaire ne s'est pas transformé en fixe comme prévu, des tensions sont réapparues dans mon couple... Je n'ai pas su gérer tout ça et je suis retombé dans l'ornière. Sans boulot fixe, je suis retombé dans le fixe! J'ai retrouvé le chemin de la zone qui m'était tracé depuis des années.

C'était terrible. Après 20 mois de thérapie de groupe, d'examen de mon problème et tout ça, de me retrouver là... et ben merde... J'étais sorti plein d'espoir du Toulourenc. Je me disais: ça

y-est, la page est tournée. J'ai fait l'erreur de me sentir fort. J'ai coupé le contact qui m'était offert par les éducateurs. En réalité, je restais très fragile car il a suffi de ces dérapage sur les plans professionnels et sentimentaux pour que tout s'écroule.

Je suis retourné sur un chemin que je connaissais et qui, paradoxalement, était rassurant parce que c'était quelque chose que je connaissais. Plutôt que d'attendre que l'orage passe, on veut tout de suite être mieux, alors on prend un truc et voilà. Et puis la culpabilité revient, la recherche du produit, etc... et on retourne dans le cercle vicieux.

A partir de là, c'était vers 1995, cela a été les montagnes russes. J'ai trouvé de petits boulots, suis retourné un mois au CRMT, fait de courts séjours à Belle-Idée, quitté, retrouvé puis quitté à nouveau ma femme... Parfois, en sortant d'un de ces établissements, j'étais remonté à bloc, plein de projets, puis tout fondait vite comme neige au soleil et je me retrouvais dans ma galère. J'en suis encore là aujourd'hui.

Vivre la galère

Pour moi, la galère c'est de se trouver dans une situation où l'on n'a plus de moyens, ni intérieurs, ni extérieurs. On n'a plus aucun moral, plus d'énergie, on ne sait plus à qui s'adresser. C'est une sensation d'isolement, de différence, de rejet. Un rejet qui d'ailleurs vient plus de moi-même que des autres. Je crois que cela peut arriver à n'importe qui. Même pour quelqu'un de bien installé, si ce qui fonde sa vie vient à disparaître, il ne sait plus à quoi se raccrocher et c'est la galère. En ce qui me concerne, c'est peut-être parce que j'ai jamais vraiment su sur quoi fonder ma vie.

La galère, c'est de ne pas savoir de quoi demain sera fait. Ne pas avoir d'assurances que ce que tu fais aujourd'hui va servir demain. Quelle tuile va me tomber dessus? Comment vais-je me lever demain? Pour moi, c'est sûrement plus moral que matériel. A Genève, on trouve toujours à se nourrir ou à se loger, bien que j'aie connu des moments où je ne savais véritablement plus où aller. Je me reveux un jour, à 8 heures du matin à Rive, une valise à la main, après avoir perdu en un instant mon boulot, mon appartement et ma femme, sans savoir s'il fallait aller à droite ou à gauche. C'était vraiment le vertige. Alors, je suis allé prendre un petit-déjeuner au Bateau, puis je suis allé voir le médecin qui me suivait dans ma cure de méthadone. Sur son conseil, j'ai été me réfugier à Belle-Idée.

Il y a des moments où on peut sentir comme une espèce de soulagement d'être en pleine galère. On se dit qu'on ne peut pas tomber plus bas, alors on cesse de lutter quitte à reprendre le combat plus tard... et on tombe encore plus bas... Il y a comme une possession de la galère. On finit par se dire qu'on ne s'en sortira pas. A certains moments, j'avais comme une espèce de fierté d'être différent des autres. C'est un défi à l'ordre établi. J'ai connu dans des squats, des enfants de bonnes familles qui vivaient d'un faïçon pas possible pour se démarquer de leur milieu.

Je ne crois pas que c'est l'absence d'aide qui m'a plongé dans la galère. Mon père m'a aidé par moments, ma femme aussi, l'Hospice Général m'a aidé financièrement depuis quelques années et m'a aussi permis d'aller au CRMT et au Toulourenc. Je crois que c'est plutôt une incapacité à voir les perches qu'on nous tend ou, à d'autres

moments, ne pas reconnaître qu'on a besoin d'aide ou encore ne pas oser la demander.

Par exemple, quand j'étais encore au cycle, un prof s'était rendu compte que je n'allais pas bien. Elle a alerté mon père et je suis allé voir une psychologue, mais je m'en foutais et je n'ai pas suivi. Je ne me rendais pas compte que j'avais besoin d'aide. Je voulais qu'on me foute la paix. J'étais en dehors de la réalité. Je me voyais hippie, fumant des chiloms et gardant des chèvres au fin fond du Népal. Pour moi, c'était les autres qui avaient tout faux.

Plus tard, il m'a été très difficile de demander de l'aide. Par fierté sûrement, mais aussi sous la pression du milieu toxico. Là, tout le monde est désillusionné et on décourage plutôt celui qui veut essayer de s'en sortir, en lui disant par exemple que des endroits comme le CRMT ne servent à rien parce que les éducateurs n'y comprennent rien, n'ayant pas vécu eux-mêmes directement la toxicomanie.

Quant au Bateau, j'y suis arrivé parce que j'y connaissais des gens qui étaient dans la même situation que moi. Pour moi il a représenté un point d'ancrage pour ne pas partir à la dérive. J'y ai rencontré des amis, j'ai pu pratiquer et reprendre goût à la musique, y travailler par moments, ce qui, outre un apport financier sacrement bienvenu, me reliait avec la réalité. Le Bateau, c'est une branche qui m'a permis d'être encore relié au monde social.

Pourquoi la gal re

Quand j'essaie de comprendre comment j'ai pu tomber dans la galère, il me semble voir plusieurs causes, qui tiennent à mon développement personnel.

D'abord, quand j'étais jeune, j'ai toujours eu des facilités. A l'école, j'étais bon sans problèmes. Cette facilité a été un piège. Comme tout était facile, à quoi bon se casser le cul. Il n'y avait qu'à attendre que les bonnes choses viennent d'elles-mêmes, mais ça ne va pas comme ça... ça se saurait...

Je ne voulais aussi pas vivre comme mon père: il bossait tout le temps, n'avait pas d'amis, métrou-boulou-dodo, la routine quoi, chaque jour ressemblant au précédent. Je ne voulais en tout cas pas vivre ça. Alors, par réaction, je suis allé dans l'autre extrême, sans réfléchir plus loin, comme pour ne pas risquer de suivre la trace de mon père. Aujourd'hui, mon fantasme, par moments, ce serait justement de vivre ce genre de routine,

tant je suis fatigué de cette vie qui part dans tous les sens.

Je me rends bien compte que j'ai toujours été incapable de persévérance. Pour remonter la pente, c'est une lutte de tous les instants que je n'ai pas su mener. Il faut dire aussi qu'il est toujours difficile de passer d'un mode de vie dans l'autre, que ce soit de haut en bas ou l'inverse. Pour reprendre pied, il faut un but, ou plutôt c'est l'importance que l'on donne à ce but qui peut nous faire avancer. Et puis, il faut arriver à se mettre en mouvement et persévérer dans son effort et là, je ne suis vraiment pas bon. Par exemple, à un moment j'ai eu envie de pratiquer les arts martiaux. J'ai mis des semaines à oser ouvrir la porte d'un centre près de chez moi. J'y ai été bien accueilli, j'y suis allé 4-5 fois, mais à la suite d'une coupure de vacances, je n'y suis plus retourné. En deux mois, l'envie s'était éteinte. C'est con. C'est comme une grosse pierre où tu dois mettre une immense énergie pour la mettre en mouvement et qu'après il suffirait d'une petite chique-naude pour qu'elle continue à rouler, et que ce petit effort là, tu n'es plus capable de le faire!

Je crois que je ne suis jamais devenu adulte. Il m'a manqué quelque chose dans mon développement. Je ne sais pas trop quoi, ni si je dois en chercher la cause en moi, dans la société ou auprès de ceux qui m'ont entouré. Je ne suis pas le seul à être comme ça. Dans la zone, j'ai rencontré des tas de types qui avaient l'air de gros durs, mais qui tous avaient quelque chose d'inachevé, qui sont restés de grands adolescents.

J'ai compris aujourd'hui que je ne dois pas attendre des autres qu'ils résolvent à ma place mes problèmes psychologiques ou matériels. J'aurais sûrement encore besoin d'aide, bien sûr, mais pour que je puisse me prendre en charge moi-même. Je ne désespère pas. J'ai l'impression qu'au travers de toutes mes galères, j'avance quand même. Je n'en suis pas encore au point où je n'ai plus peur du lendemain, mais j'essaie de donner des armes pour mieux l'affronter. Comme tout le monde, j'ai envie d'être heureux et de rendre les autres heureux autour de moi. J'en ai vraiment envie... c'est peut-être un début.

Témoignage recueilli par
JEAN-PIERRE BAILLIF

Dialogue avec Passager (P)... et avec ses lecteurs

MICHEL VUILLE

L'errant, c'est peut-être cet homme d'une trentaine d'années, allant de petite boulots en petits boulots, et qui s'assoit soudain sur le trottoir...

A lire cette histoire de vie que (P) appelle sa trajectoire, je sens bien et je sais bien qu'il a galéré. Immédiatement, il me colle à sa souffrance, à ses chutes et rechutes, à son exil intérieur, à sa fragilité, à son amertume. Et (P) me semble parler vrai: *tout le poids de ses mots pour témoigner d'un enfermement dans la galère.*

Comme Deligny découvrait des chèvres dans les traces d'erre laissées sur le sol par les enfants autistes avec lesquels il partageait sa vie, je découvre dans *La Galère* des mots-barrière et des mots-carrefour. Reste à savoir alors dans quelle direction (P) choisira d'avancer à l'avenir pour sortir de la galère qu'il désigne comme un destin programmé - par quel fineste informaticien?

Oser désormais un vrai passage «entre grosse pierre et petite chique-naude menaçante» et hors de la répétition qui inévitablement conduisit d'impression en impasse.

L'écrit que nous offre (P) est une première (grande) ouverture. S'il accepte que son récit soit publié et qu'il soit lu par des gens connus et inconnus, c'est que le passage par l'écriture fait sens pour lui aujourd'hui. Ainsi, (P) entre en communication sur le plan symbolique avec des lecteurs de tous bords - et pas uniquement des galériens. En se racontant, il met certes ses traces d'errance à plat, mais, du même coup, il prend de la distance (de la hauteur) par rapport à ces moments douloureux quand, par exemple, valise à la main, il ne savait plus où diriger ses pas.

Dans ses *Dialogues d'exilés* (1961), Brecht met Kalle et Ziffel en conversation dans le buffet de la gare d'Helsingfors. Kalle se souvient de son école primaire et de l'instituteur qui, dès le premier jour, a donné une bonne leçon à tous ses élèves. Ayant organisé le jeu des chaises musicales, l'en-

seignant a malmené l'enfant qui s'est retrouvé debout entre deux rangées de tables et lui a lancé: *on n'a pas le droit de n'avoir pas de chance.* Dans un manifeste du début des années '90, les surfeurs de la génération glisse et fun n'affichent pas autre chose: «pendant le jeu tu garderas ta place rigoureusement... vous n'aurez jamais une seconde chance... le jour se lève, il est à vous et à personne d'autre».

Si c'était, en effet, une question de place à construire et de chance à saisir dans notre grand jeu de société? afin de sortir de la condition des potes adolescents qui ont tous quelque chose d'inachevé?

Pointons d'abord les mots-barrière, ceux qui freinent et bloquent le mouvement:

- P a l'impression que pour lui la galère était en quelque sorte programmée et il parle de sa trajectoire de vie de galérien. Or la trajectoire n'est rien d'autre qu'un terme de balistique qui permet de prévoir et de calculer la parabole décrite par un projectile après sa sortie de l'arme; la programmation comme la trajectoire renvoient donc aux idées de prédestination et d'enfermement de la personne.

- En s'opposant à son père (vieux routinier de la trilogie métro-boulou-dodo), (P) reste en réalité dans la même logique que son ascendant, mais pour ne pas risquer de suivre la trace paternelle, il roule à l'autre extrême et part dans tous les sens. Parfois, aujourd'hui, la fatigue aidant, le fantasme vient au fils de vivre lui aussi dans la routine; c'est le pari du tout ou rien, le choix de la ressemblance ou de la dissemblance totale.

- Je crois que je ne suis jamais devenu adulte... une incapacité à voir les perches qu'on me tend.

Voyons ensuite les mots-carrefour, ceux qui ouvrent sur une orientation et un passage possibles:

- au Toulourenc, (P) a osé la spéléo, la grimpe, les randonnées à ski: «J'ai vu que je pouvais réaliser quelque chose si je me donnais la peine de travailler pour».
- «Je n'ai jamais eu de problèmes au niveau de mes compétences».
- «J'ai l'impression qu'à travers toutes mes galères, j'avance quand même».
- «J'ai envie d'être heureux et de rendre les autres heureux autour de moi».

(P) a pratiqué la grimpe, il sait donc que pour passer une voie difficile, il faut un guide, une corde, des dégaines et surtout prendre une position corporelle à bonne distance du rocher - sans quoi le grimpeur s'égaré et s'épuise rapidement. Pour s'engager aujourd'hui dans sa propre voie, saura-t-il quitter sa béquille familiale? Dans *Entre-deux, l'origine en partage*, Sibony (1991) écrit qu'il faut chercher un passage dans l'entre-deux-langues: «Il ne s'agit pas de parler comme ses parents, mais avoir assez aimé leur parler pour ne pas en être captif et pour estimer que ce parler est digne d'être quitté, quitté à être plus tard rencontré».

On voudrait alors que (P) ne soit plus l'objet passif et captif d'une trajectoire programmée, mais qu'il devienne *sujet* du choix de son itinéraire de vie. Et le choix des mots pour dire dans quelle voie il s'engage... le choix du registre pour communiquer avec autrui... le choix du langage pour affirmer son identité - qui je suis - sont alors de toute première importance.

Pour le devenir adulte que (P) appelle de ses vœux, il se situe entre la génération de ses parents et celle de sa fille. Intépendance personnelle et temporelle entre hier, aujourd'hui et demain! Pour voir plus clair dans cet entre-deux, *pour travailler* à cette aventure humaine (advenir avec ses proches), (P) doit garder sa place rigoureuse - place de fils, place d'époux et place de père. Il ne s'agit donc pas de parler comme son père, comme sa femme ou comme sa fille, mais d'aimer assez leur parler pour ne pas être captif de leur langage: condition à remplir pour mieux les rencontrer.

Pour ce devenir adulte, deux ressources sont mobilisables: le registre de l'amour et celui de la justice. Attentes multiples - dans la filiation - d'amour maternel, d'amour paternel, d'amour tout court. Attentes multiples - dans la société - de justice sociale, de prise de responsabilité, d'engagement citoyen, de solidarité, de justice tout simplement. Deux voies peut-être difficiles à concilier, mais la filiation...

De la galère au Bateau: (P) n'a plus le droit de n'avoir pas de chance. Le jour se lève, il est à Passager et à personne d'autre.



Fonds de solidarité «Sissi»: une bouffée d'espoir

QUAND on est au fond du trou, assailli par une foule de problèmes, la volonté de s'en sortir ne suffit souvent pas. Les passagers du Genève le savent bien et nous aussi. Le coup de pouce nécessaire au nouveau départ dans la vie peut alors être de nature matérielle: assainissement économique d'une situation obérée, poursuite ou reprise d'une formation, un petit capital pour se lancer dans une nouvelle activité, etc.

Grâce à l'association Sissi 1998 qui organisa, on s'en souvient, plusieurs manifestations à l'occasion du centenaire de la mort tragique de S.A.I. Elisabeth d'Autriche, grâce notamment à la soirée de gala qui eut lieu à l'hôtel *Beau-Rivage* le 9 septembre 1998 et dont le produit fut affecté au *Bateau Genève*, nous avons reçu la coquette somme de 80'100 francs. Nous avons déjà eu l'occasion d'exprimer notre gratitude à Monsieur Jacques Mayer, directeur de l'hôtel *Beau-Rivage*,

à qui l'on doit l'initiative de cette année «Sissi». Comme nous l'annoncions dans notre dernier *Journal de Bord*, un fonds de solidarité «Sissi» - *Bateau Genève* a été créé, distinct de la gestion courante de notre association. Ce fonds est destiné à aider des usagers de notre lieu d'accueil à réaliser, avec notre soutien, des projets personnels qu'ils seraient dans l'impossibilité de financer autrement.

Pour bien mesurer l'importance que peut revêtir cette aide ponctuelle à laquelle est destiné le fonds «Sissi», nous prendrons l'exemple très frappant de Luigi. Son histoire, qui connut une part de rêve et de drame est très parlante à ce propos.

Il y a quelques années, nous avons connu Luigi qui fréquentait régulièrement le Bateau. Petit à petit, nous avons découvert sa vie, ses dérives dans la drogue qui l'amènèrent, alors même qu'il était venu d'Italie en Suisse avec ses

parents à l'âge de 2 ans, à être expulsé et condamné à vivre dans un pays dont il ne connaissait rien, fût-ce même la langue. Après de multiples démarches, et avec notre appui, il a reçu l'autorisation de rester en Suisse, avec une mise à l'épreuve d'une année.

Ce fut une renaissance. Alors qu'il se cachait dans les caves pour échapper aux contrôles de police, il avait enfin le droit de respirer. La mise à l'épreuve fut un succès et Luigi obtint le droit de rester en Suisse. Dans sa jeunesse, il avait acquis une formation de restaurateur de meubles anciens. Au travers du travail que nous lui avions confié sur le Bateau, nous avons pu constater qu'il excellait dans son métier. Ne trouvant aucun emploi dans cette profession, nous décidâmes, et ce ne fut pas facile, de l'aider à installer son propre atelier à la campagne, dans une vieille grange. Il fallut acheter les outils nécessaires, assurer le loyer pendant quelques mois... Les clients vinrent, en-

chantés par le qualité du travail de notre ami. Une nouvelle vie s'ouvrait enfin devant lui.

Le rêve se termina tragiquement. L'ami de Luigi était atteint du sida; elle l'ignorait. A l'époque, on n'échappait que rarement à cette maladie. Elle mourut et quelques mois plus tard Luigi, qui avait été contaminé, la rejoignait.

L'appui que nous avons apporté à Luigi est une illustration de ce que le fonds «Sissi» pourra apporter à nos passagers d'aujourd'hui. Le fonds sera géré par un comité qui décidera de l'attribution d'une aide financière sur propositions des travailleurs sociaux du Bateau qui auront préparé un dossier sérieux. Sissi, qui avait montré sa compassion pour les déshérités, aurait approuvé la destination de cet argent récolté en son nom.

JACQUES FOEX

25 ans de l'Association pour le Bateau Genève

Programme des manifestations

30 avril et 7-14-21-28 mai 1999

CLAIR DE LUNE en partenariat avec Tanczparty, Traffic Jam, et Love Boat

18 au 20 juin 1999

FESTIVAL VOIX DE FEMMES dans le cadre de la *Fête de la musique 1999* 3^e édition de ce festival qui présente des chanteuses dans différentes formations

Du 21 juin au 18 juillet 1999

BUVETTE animée les mercredis jeudis et vendredis

6 au 7 août 1999

FÊTES DE GENÈVE Bar, grillades, superbe point de vue pour les feux d'artifices, et soirée dansante

10 au 14 août 1999

5 NUITS SANS VOIR LA TERRE Avec l'association *Traffic Jam* Concerts, expo, cinéma, dj's pour des soirées thématiques

19 au 21 août 1999

FESTIVAL ROCK 3^e édition de ce festival qui présente les meilleures formations de la scène régionale

27 août 1999

FÊTE DES 25 ANS DE L'ASSOCIATION POUR LE BATEAU GENÈVE Vernissage de l'expo photo Place des Moulins de l'Ile

3 au 19 septembre 1999

FESTIVAL DE LA BÂTE (sous réserve)

Rapport d'activité 1998

Traditionnellement nous publions dans le numéro du printemps des extraits de notre rapport d'activité. Par manque de place, nous ne pouvons donner que quelques chiffres qui sont un aperçu très incomplet de nos activités en 1998. Notre rapport d'activité complet vous sera volontiers adressé sur simple demande à notre secrétariat.

1998 en chiffres - 8800 petits déjeuners servis - 3000 repas de midi, préparés par un passager, servis les mardis et vendredis - environ 10000 personnes reçues à l'accueil de l'après-midi - 61 personnes différentes pour environ 3150 heures de travail engagées pour les travaux d'entretien du Bateau - 89 personnes différentes pour environ 4350 heures de travail engagées pour l'ensemble des activités du Bateau (travaux, cuisine, nettoyage, intendance, aide spectacles, etc.) - 26 soirées spectacles organisées pendant l'été avec près de 50 artistes ou groupes de musique - 36 locations du Bateau le week-end pour des fêtes privées etc...

AVIS A NOS LECTEURS

Afin de pouvoir donner à temps toutes les informations concernant la *Fête des 25 ans de notre association*, notre prochain *Journal de Bord* paraîtra exceptionnellement à mi-août. A cette occasion, il sortira sous une nouvelle présentation graphique, son format restant toutefois identique.

POUR NOS NOUVEAUX LECTEURS

Si vous désirez recevoir régulièrement notre parution, veuillez retourner le coupon ci-dessous à: Association pour le Bateau Genève Rue Verxonnest 15bis - 1207 Genève Ou téléphonez au 786 43 45

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____